

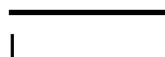
NOTE DE L'ÉDITEUR

Vous êtes sur le point de découvrir, en avant-première, Ellana L'Envol, le deuxième tome de la trilogie de Pierre Bottero Le Pacte des marchombres. Mais auparavant, si vous le voulez bien, remontons un peu le temps...

Voilà bientôt sept ans que, chez Rageot, nous cheminons aux côtés de Pierre. Sept années au cours desquelles il nous a initiés à la fantasy et entraînés jusqu'au cœur de son roman-monde. Un roman-monde où l'imagination défie les frontières, où l'écriture arpente de vastes territoires inconnus et met en scène des personnages qui, pour différents, étranges, voire effrayants qu'ils soient, n'en deviennent pas moins singulièrement familiers et attachants.

Nous attendons chacun de ses nouveaux textes avec impatience, nous les dévorons avec gourmandise, nous les travaillons ensemble avec passion avant de les laisser sereinement trouver refuge entre les mains du lecteur.

Personnage secondaire de La Quête d'Ewilan, Ellana est devenue l'héroïne de sa propre histoire dans la trilogie Le Pacte des marchombres. Quoi de plus logique quand, chez Pierre, chaque personnage est traité avec le même respect et possède le droit absolu, inaliénable, de clamer son intégrité, d'exister par et pour lui-même, voire même de s'émanciper!



Ellana, un personnage qui nous est proche quoi que... Aucun lecteur ne peut prétendre connaître le nom que lui ont donné ses parents. Surnommée « Grenouille » par son père ou « ma princesse » par sa mère, « Ipiu » par les Petits, elle développe d'abord sa personnalité fictionnelle qui déterminera ensuite son nom. Un nom qui commence bien sûr par un « E » comme celui de toutes les héroïnes significatives de Gwendalavir : Ewilan mais aussi Élicia (la mère), Ellundril (le modèle), Erylis (l'autre) ou Éléa (la némésis).

Ellana, sans doute à ce jour la plus libre et sûrement la plus complexe des héroïnes de l'auteur, son pari romanesque le plus audacieux.

Voilà donc bientôt sept ans de magie partagée et à partager. Et d'idées un peu folles qui foisonnent et se concrétisent autour des trilogies : un « making of » dans L'île du destin, un site dédié à Ewilan, une triple fin pour La huitième porte, un concours de poésie marchombre, un guide pour « arpenter leur voie » dans Ellana... Bref, une recherche incessante de bonus et de clins d'œil, témoins du plaisir renouvelé de travailler, d'imaginer et d'offrir ensemble.

Dans cette édition très spéciale, l'idée est de donner carte blanche à Pierre pour intervenir quand il le souhaite au fil des pages. Une version commentée en direct du processus de création de ce deuxième tome en quelque sorte.

Il est grand temps de vous laisser en sa compagnie...

Carte blanche à
PIERRE BOTTERO

*L'auteur présente son travail
et commente son dernier roman
au fil des pages...*

POUR COMMENCER...



Vous tenez entre vos mains un tirage limité de *Ellana L'Envol*, deuxième tome d'une trilogie nommée *Le Pacte des marchombres*.

J'ignore si ce détail (je parle du fait qu'il s'agisse d'un tirage limité) a de l'importance pour vous mais pour moi, il en revêt une, énorme. Il est la preuve que les frontières du monde qui m'habite depuis si longtemps se sont bien ouvertes et que les gens qui le sillonnent désormais ne sont plus uniquement des créatures sorties de mon imagination mais des êtres de chair et de sang qui, à l'instar de certains de mes personnages, sont capables d'effectuer « le pas sur le côté ». Il indique également que ces voyageurs sont de plus en plus nombreux, ce qui constitue sans doute une des plus belles récompenses pour un auteur.

Avant d'aller plus loin, il est peut-être utile de préciser, pour ceux d'entre vous qui n'ont jamais visité Gwendalavir, que le pas sur le côté est cette curieuse faculté que possède Ewilan Gil' Sayan, héroïne de *La Quête d'Ewilan*, de passer d'un endroit à un autre, d'un monde à l'autre, simplement en s'imaginant ailleurs.

Le pas sur le côté n'est toutefois pas réservé aux personnages des romans de fantasy. Les lecteurs s'y adonnent lorsqu'ils s'immergent si totalement dans une histoire qu'ils en oublient, le temps de leur lecture, le goût du réel, et chacun de nous l'effectue, parfois sans s'en apercevoir, quand il devient important (essentiel?) de découvrir un paysage, un arbre, un voisin, une idée sous un angle un peu... différent.

Le pas sur le côté.

Ce pouvoir qu'utilisent les enfants pour troquer la réalité qui les entoure contre celle, beaucoup plus prégnante, qui jaillit de leur imagination. Cette capacité qu'ils détiennent de devenir, par la puissance de leurs rêves, Indiens, princesses, explorateurs, dinosaures ou scaphandriers. De le devenir vraiment.

Peu importe le regard « attendrimaislucide » que nous, adultes, portons sur eux, ils arpentent les vastes plaines de l'Ouest, se préparent pour le bal de la cour, se fraient un sentier à la machette dans la jungle, fuient le tyrannosaure ou découvrent les fonds marins, bien plus présents et réels là où ils se trouvent que nous, convaincus de rationalisme, ne le sommes dans notre quotidien.

Comme tous les enfants, j'ai usé, abusé si cela était possible, du pas sur le côté. J'ai eu la chance de grandir dans un lieu privilégié, au pied de collines provençales, toutes de pinèdes éclaboussées de soleil et de falaises blanches, à une époque, désormais révolue, où les minots – comme on nous appelait – pouvaient courir la nature, pendant des

après-midi entiers, en toute liberté, loin des yeux de leurs parents pas le moins du monde inquiets. Combien de fois l'ai-je effectué ce fameux pas sur le côté, en bâtissant cabanes et châteaux, en rampant sous les cades ou dans les grottes de la chaîne des Costes, en escaladant pins et rochers, en affrontant des hordes de barbares, armé de ma vaillante épée de bois?

Une multitude de fois!

Presque autant que je l'ai effectué en lisant.

Plongeon dans les univers de Fenimore Cooper, Edgar Rice Burroughs, James Oliver Curwood, Jack London puis, après la claque monumentale occasionnée par la découverte du *Seigneur des Anneaux*, dans ceux de Tolkien, Farmer, Vinge, Howard, Zelazny, Moorcock, McCaffrey et tant d'autres magicien(ne)s...

Pas sur le côté et prise de conscience : si je vis dans un monde aux limites finies, connues, d'autres existent ailleurs, infinis, multiples, complexes, riches, foisonnants, merveilleux. Les auteurs sont les passeurs, leurs livres les portes qu'ils nous proposent de franchir.

Je les franchis, ces portes, et je découvre autre chose. Cette foison de mondes différents qu'offrent les littératures de l'imaginaire, ces mondes qui se situent souvent à des années-lumière ou à des millénaires de nous sont également les reflets de notre monde. Reflets exacts, reflets décalés, reflets loupe, ou reflets distants mais toujours reflets. Justes et utiles. Derrière le dépaysement, la remise en question, derrière l'aventure,

la réflexion, et si on quitte la Terre du Milieu, Ambre ou Pern, enchanté par les paysages, exalté par les personnages, emporté par l'écriture, comment ne pas se sentir aussi transformé par la grandeur de ceux et celles qui les ont créés et les valeurs qui étincellent entre chaque ligne ?

À quelques rares (et effrayantes) exceptions près, pas de racistes, d'extrémistes, de nombri-listes, ou de fanatiques parmi ces auteurs-là, mais de grands hommes et de grandes femmes dont les œuvres, loin d'appartenir à cette sous-littérature que les ignorants évoquent trop souvent, éclairent de merveilleuse façon (pour le moins) notre réalité et nous permettent d'y progresser.

Je progresse donc. De mon mieux. Dans ma vie avec femme et filles, dans mon métier d'enseignant avec mes élèves, dans le monde avec tous ceux et celles que je suis amené à croiser. J'ai trente-six ans lorsque ma fille aînée décide de participer au concours d'écriture organisé par la revue *Je Bouquine*, se retrouve fort démunie devant l'ordinateur, m'appelle au secours, me demande de lui expliquer de quelle façon débiter une histoire, me donne ainsi l'occasion de réfléchir à cette épineuse question, de risquer une réponse, de la mettre en pratique « juste pour voir », de me piquer au jeu, de poursuivre...

Naissance de mon premier roman *Amies à vie*, aboutissement d'une cocasse série de hasards, de rires et de jeux... que prolonge une surprise du type « coup de massue » lorsque ledit roman est accepté par un éditeur et publié !

Si on admet l'hypothèse que les livres sont des portes, *Amies à vie* fut sans conteste une des plus importantes que j'aie franchies.

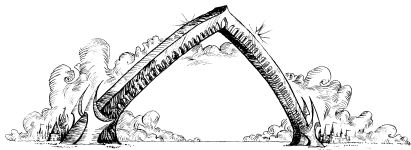
Il existe des mondes, en chaque être humain. Vieux ou jeune. Rêveur ou pragmatique. Exubérant ou réservé. L'auteur possède avec d'autres artistes l'incroyable privilège de les partager. Dans le cas de l'auteur en les transformant en livres-mondes.

Après avoir franchi ma première porte, c'est ce que j'ai entrepris de réaliser avec celui qui vibrait en moi.

La Quête d'Ewilan est née, puis *Les Mondes d'Ewilan*, *L'Autre* et *Le Pacte des marchombres*, romans se déclinant en trilogies qui s'articulent entre elles pour former un monde. Un livre-monde. Mon livre-monde.

Grâce à mon éditrice qui, la première, a franchi ses frontières, à son équipe qui l'a suivie, grâce aux libraires qui se sont battus pour le faire connaître et aux lecteurs qui ont joué les explorateurs, mon livre-monde est désormais accessible.

Soyez les bienvenus chez moi.



- Mais c'est pas possible, d'où vient ton imagination ?
- Comment fais-tu pour imaginer un monde aussi différent et aussi réaliste ?

- On a l'impression d'y être!
- C'est grand. Comment tu fais?

Étrangement, ce sont les questions de mes lecteurs qui m'ont poussé à réfléchir sur la construction d'un roman de fantasy. Sur quels leviers un auteur agit-il pour donner de l'ampleur à une histoire, ampleur tant géographique qu'historique ou économique? Comment se débrouille-t-il pour qu'une succession de phrases devienne une succession de paysages, un ensemble de mots l'émotion d'un personnage devant ces paysages? Comment distiller dimension, vie et enjeux?

Très vite deux réponses s'imposent.

Écriture et imagination.

Écriture. Travail sur la forme. Lisser ses phrases pour qu'elles caressent, les affûter pour qu'elles tranchent, les effiler pour qu'elles percent, les vriller pour qu'elles crochètent. Faire de ses phrases une panoplie d'outils destinés à un seul but : sculpter l'émotion.

L'émotion est le vaisseau sur lequel voyage le lecteur. Un vaisseau qui navigue avec la même aisance entre les pages d'un livre, sur les accords d'une symphonie ou les dégradés d'une peinture.

Joli mais cela ne suffit pas. Embarquer est certes nécessaire, encore faut-il avoir un endroit où débarquer.

Imagination. Travail sur le fond. L'auteur ne peut donner accès à son monde que si ce monde existe déjà dans sa tête. Curieuse idée que celle d'être habité par un monde. Le contraire est tout

de même bien plus fréquent. Oui, mais écrire de la fantasy revient à jouer avec ce genre de paradoxe et à le faire admettre à ses lecteurs, ce qui pourrait donner un dialogue du genre :

- Un monde existe en moi. Un vrai monde.
- Euh... T'es sûr?
- Certain. Et tu sais quoi? Tu vas y pénétrer!
- Je vais pénétrer dans le monde qui existe dans ta tête?
- Oui. Grâce à un vaisseau qui s'appelle émotion et que j'ai construit à l'aide de mots!

Et ça marche!

Sauf qu'une difficulté de taille se profile. Ou plutôt deux difficultés.

D'abord, si je m'imagine volontiers en sculpteur d'émotions, maniant les mots avec délicatesse, brio, finesse, panache, le résultat est rarement à la hauteur de mes espérances. Ensuite, pour fertile que soit mon imagination, ma tête est trop petite pour qu'un monde y tienne entier. Dans toute son infinie complexité. Monde trop complexe pour une tête trop petite.

Deux difficultés, deux moyens de les contourner.

Le premier consiste à lâcher prise. Avec la réalité en acceptant d'être explorateur de son monde imaginaire, avec la raison en s'abreuvant de l'émotion qu'on est censé offrir à ses lecteurs.

Étrange culbute qui place l'auteur à l'intérieur de lui-même.

Je n'écris plus, je ressens. Je ne réfléchis plus, j'éprouve. Je ne construis plus, je vis.

Je ne tire aucune gloire de ces plongeurs vers mon « dedans ». Aucune honte non plus. Je plonge et lorsque je remonte à la surface, je ramène parfois avec moi des trouvailles qui me font jubiler puisqu'elles correspondent exactement à ce que je voulais écrire. Étonnement d'avoir trouvé ce que je ne savais pas chercher. Satisfaction paisible d'être dans mon « juste ».

Lorsque j'ai écrit les premières phrases d'*Ellana*, j'ai plongé. Presque immédiatement. Je suis remonté avec une formule qui m'a ravi et que j'aurais été incapable d'inventer de façon plus « consciente » :

– *Maman, pourquoi les nuages vont dans un sens et nous dans l'autre ?*

Isaya sourit, caressa la joue de sa fille du bout des doigts.

– *Il y a deux réponses à ta question. Comme à toutes les questions, tu le sais bien. Laquelle veux-tu entendre ?*

– *Les deux.*

– *Laquelle en premier alors ?*

La fillette plissa le nez.

– *Celle du savant.*

– *Nous allons vers le nord parce que nous cherchons une terre où nous établir. Un endroit où construire une belle maison, élever des coureurs et cultiver des racines de niam. C'était notre rêve depuis des années et nous avons quitté Al-Far pour le vivre.*

– *Je n'aime pas les galettes de niam...*

– *Nous planterons aussi des fraises, promis. Les nuages, eux, n'ont pas le choix. Ils vont vers le sud*

parce que le vent les pousse et, comme ils sont très très légers, ils sont incapables de lui résister.

– *Et la réponse du poète ?*

– *Les hommes sont comme les nuages. Ils sont chassés en avant par un vent mystérieux et invisible face auquel ils sont impuissants. Ils croient maîtriser leur route et se moquent de la faiblesse des nuages, mais leur vent à eux est mille fois plus fort que celui qui souffle là-haut.*

La réponse du savant et celle du poète. Deux façons de répondre à une question mais aussi deux façons d'appréhender le monde. Sans qu'aucune ne prévale sur l'autre. Complémentaires.

Un vrai bonheur pour moi de dénicher ça. Non que la formule soit géniale mais parce qu'elle colle parfaitement à l'ambiance que je voulais pour ce début de roman et qu'en outre, elle m'a servi de tremplin pour la suite de mon histoire.

Les joies du plongeon en soi-même.

Le deuxième moyen est plus technique. Voir grand dès le départ et, surtout, parsemer son histoire d'indices, de jalons, de portes entrouvertes pour reprendre une métaphore qui, décidément, me plaît bien.

Ces portes/jalons ont deux utilités. Montrer à mes lecteurs que si mon histoire va à gauche, elle pourrait tout aussi bien aller à droite, et m'assurer de la cohérence finale de mon récit. En exemple, le désert des Murmures.

Voir grand dès le départ implique, dans le cas de *La Quête d'Ewilan*, imaginer des lieux au-delà de l'Empire, des lieux que mes personnages

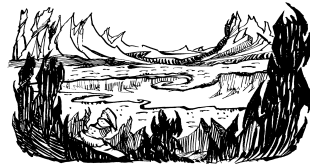
n'arpenteront pas. Des lieux sans autre utilité que montrer l'étendue du monde dans lequel se déroule mon roman. Parmi ces lieux, un désert. Que je nomme. Le désert des Murmures.

Entrouvrir des portes au fil du texte. Dans le cas de notre désert, placer un juron dans la bouche d'un guerrier de passage : « Par le désert des Murmures, éructa-t-il », des références : « Son cœur est aussi sec que le désert des Murmures », « Tu serais capable de trouver de l'eau dans le désert des Murmures ! ».

Mon lecteur, tout en suivant le fil de l'histoire principale, note la présence de ces portes même si elles ne le marquent pas forcément. Il devine les chemins qui s'ouvrent derrière elles. Peu importe que ces chemins ne conduisent pour l'instant que dans le brouillard de mondes en construction ou en gestation, ils existent et s'ils existent c'est qu'un ailleurs existe aussi.

Et puis vient le jour où, pour offrir de la consistance à une péripétie inattendue, j'ai besoin d'un désert. Un désert? Je l'ai, mieux que ça, je le partage avec mes lecteurs, et quand mes personnages s'y risquent, un déclic se fait entendre. Le déclic de la cohérence.

Avoir un monde dans sa tête. Mélange de certitudes et de possibles qui ne demandent qu'à exister.



– D'accord, c'est bien beau tout ça mais t'es qui toi? D'où tu viens? Où tu vas? Où tu vis?

Je ne suis pas certain que des réponses soient indispensables ni même utiles pour lire ce que j'écris. Pour l'apprécier. Ou pas.

J'ai la chance d'avoir un lectorat nombreux et fidèle. La chance de le rencontrer, physiquement sur les salons du livre auxquels je participe, virtuellement sur le site que Rageot, mon éditeur, a construit autour des Mondes Imaginaires qu'il publie. J'ai la chance d'échanger avec des lecteurs ouverts et curieux, bienveillants et exigeants. Et j'ai régulièrement l'occasion de leur répéter que la seule chose qui compte vraiment, c'est l'histoire. Répéter qu'on se fiche de l'auteur et que si on peut très bien adorer un roman, cette adoration n'a aucune raison de se reporter sur celui qui l'a écrit.

Intéressantes conversations durant lesquelles je m'efforce de faire comprendre que le mot fan est né d'un autre mot, beaucoup moins anodin : fanatique, que si je possédais un vrai pouvoir, je commencerais par tordre le cou aux fanatismes, à tous les fanatismes, et qu'un auteur n'a rien à faire sur un piédestal puisqu'il se contente de faire son boulot et puisque son livre est avant tout objet de partage et donc d'égalité. Le fanatisme se nourrit de l'intolérance et de la prétention, et je n'apprécie pas ces aliments-là!

Pas facile?

De convaincre, non. De le penser, si.

J'ai la chance d'avoir grandi dans une famille modeste, dernier de quatre enfants, mère aimante, père ouvrier déraciné jeune de son Italie natale. Des gens simples qui, pour avoir trop souvent subi celle des imbéciles, considèrent que la prétention est un défaut. Tout comme l'égoïsme ou l'intolérance. J'écris des livres, des livres qui connaissent un joli succès, et je suis conscient à l'extrême que sans les lecteurs qui me suivent, sans les libraires qui me font confiance et l'équipe qui me soutient, ces livres n'existeraient pas. Quelle place reste-t-il à la prétention lorsque l'on sait être un maillon ?



Écrire est une superbe et surprenante aventure. Mon premier roman a été publié avant que je réalise que je l'avais écrit, m'évitant, chance incroyable, l'angoisse de la recherche d'un éditeur et les désenchantements qui naissent des lettres de refus. Chance encore, tous les manuscrits que j'ai soumis ont été acceptés. Chance toujours, certains de mes romans, dont celui que vous tenez en ce moment entre vos mains, se vendent suffisamment bien pour que, depuis trois ans, je vive de ma plume. Chance donc, le nier serait le premier pas vers cette prétention que j'exècre, mais pas seulement chance. Travail et honnêteté.

Travail. De huit à dix heures quotidiennes plus les nuits d'insomnies. Partout. Derrière mon bureau essentiellement mais aussi à l'hôtel, dans le train, l'avion.

Travail solitaire d'abord puis, ensuite, travail avec mon éditrice. Long, prenant, gratifiant, intense. Nous sommes accordés, elle et moi – encordés conviendrait également – et, au fil du temps, nous avons appris à nous connaître, à nous respecter, à nous appuyer l'un sur l'autre pour avancer. Nous élever.

Elle me questionne, me pousse, me critique, me fait réfléchir, traque l'expression toute faite, la facilité, le tic, propose, écoute, admet, rebondit, suggère, reconnaît...

J'apprends. À écrire. À être moi.

J'apprends à apprendre, à reprendre, à comprendre...

Elle va rougir, pester, tempêter peut-être, mais l'endroit et le moment sont trop parfaits pour que je ne glisse pas ici le merci qui découle de ce que je lui dois.

Honnêteté. Base de l'écriture. J'ignore en écrivant si ce que j'écris a de la valeur et il ne m'appartient pas d'en juger mais il n'y a pas d'autres artifices dans mes livres que le sens des mots et le rythme des phrases. Être vrai. Écrire pour écrire, pour raconter une histoire et non pour tenter le surf sur une improbable vague mercantile. Cela n'induit en rien être lu davantage, être apprécié davantage, être acheté davantage, mais

cela offre l'inestimable avantage de rester soi et, accessoirement, de pouvoir se regarder sans frémir dans une glace.

Résulte de ce qui précède un petit pincement au cœur, vite réprimé heureusement, lorsque je lis l'article d'une spécialiste de la littérature jeunesse qui, à l'emporte-pièce, taxe mes textes de « produit purement commercial » (ne pas oublier l'intonation nauséuse sur le mot commercial) en étayant ses propos, non par une analyse de mes romans, mais par les chiffres de vente qui leur sont attachés.

Étrange monde où l'on écrit, le mieux possible, pour être lu, où l'on publie le mieux possible les textes les meilleurs possible pour les vendre le plus possible, et où ce qui se vend perd soudain tout intérêt à être lu. Étrange et un peu triste.

Impossible de clore cette préface sur une note amère. Je finirai donc en insistant sur l'essentiel : l'écriture est jubilation !

Jubilation quand j'arpente les territoires magiques de mondes imaginaires.

Jubilation quand mes personnages s'aiment, se disputent, parlent, se taisent...

Jubilation quand j'écris une scène de bagarre.

Jubilation quand, au détour d'un paragraphe, une phrase me fait pleurer.

Jubilation quand j'éclate de rire, seul devant mon ordinateur.

Jubilation quand une créature terrifiante surgit à l'improviste de derrière une page.

Jubilation quand un mot inespéré me donne le la.
Jubilation quand je parviens à faire partager ma
jubilation.

D'ailleurs...

Je n'en ai pas fini avec vous. Je vous laisse avec
Ellana mais je reste à proximité et j'interviendrai
au fil du texte.

Juste histoire de continuer à partager.

PIERRE BOTTERO

LA RELATION MAÎTRE-ÉLÈVE



Cœur de ce deuxième tome.

Jilano est un maître au sens noble du terme. L'enseignant qui transmet un savoir et qui veille à l'épanouissement de son élève, non le despote qui écrase pour exister ou le virtuose enfermé dans son ego miroir.

Ellana est l'élève idéale puisque son désir premier est d'apprendre.

Leur relation est entièrement axée sur l'évolution d'Ellana et si cette dernière doit obéissance totale à Jilano, c'est Jilano qui se trouve en réalité au service d'Ellana.

Le maître n'est ni un amant, ni un père, ni un ami. L'élève n'est ni une maîtresse, ni une fille, ni une amie. Et le lien qui les unit possède ses caractéristiques propres. Avancer, seuls et ensemble vers leur liberté. Le maître offre tout ce qu'il possède à son élève qui ne lui doit en retour qu'une seule chose : son envol. Cet envol qui marque un commencement pour l'un et un palier pour l'autre. Sans envol, tout enseignement est vain. L'élève reste à jamais un pâle reflet du maître qui se flétrit au sein d'une société qui se sclérose.

J'aime l'idée qu'une vie puisse s'articuler autour de ces deux axes : évolution et transmission. Évolution puis transmission. Évoluer pour soi, transmettre pour que l'élève évolue et dépasse le maître, transmettre pour continuer à évoluer.

Rêve d'un monde, le nôtre, où l'enseignement (re?) prendrait son véritable sens : former et non conformer, un monde où les écoles deviendraient des pistes d'envol, un monde où nous cesserions d'imposer nos limites à nos enfants.

« J'aimerais tant être un(e) marchombre ! » Cette phrase que pour mon plus grand bonheur j'entends souvent dans la bouche de mes jeunes lecteurs ou que je lis dans les courriers qu'ils m'adressent. Ne nous leurrions pas, ce n'est pas à la tenue de cuir, au poignard ni même à la souplesse ou à l'art du combat qu'ils aspirent mais à un doux rêve, deux mots qu'ils lient sans se douter qu'ils font ainsi exploser les fondements de l'anarchisme : la liberté et un maître ! Se considéraient-ils comme des prisonniers sans guide, nos enfants ? Des détenus sans horizon ?

Le livre est une porte, mais aucun livre-porte s'ouvrant sur un livre-monde ne vaut une vraie porte qui s'ouvre vers un vrai avenir.

BAGARRES



J'aime la bagarre.

Pas la vraie. Pas celle qui fait mal, qui blesse, qui fait peur. Non, pas celle-là.

J'aime la bagarre dans les livres, dans les films, dans les jeux. Celle qui fait rire, celle où des gentils très gentils gagnent face à des méchants très méchants, surtout si ces derniers sont plus gros, plus nombreux, mieux armés. J'aime la bagarre qui me fait devenir un héros et redevenir un enfant, ce qui est sans doute la même chose.

J'aime la bagarre, mythique, dans *L'Homme tranquille* de John Ford. Celle où John Wayne et Victor McLaglen se martèlent le visage à coups de poing pendant dix bonnes minutes sans que coule une seule goutte de sang ou tombe la moindre dent. Bagarre homérique qui, comme de bien entendu, scellera l'amitié indéfectible des deux hommes.

J'aime la bagarre quand elle dépasse les limites du raisonnable. Uma Thurman dans *Kill Bill* de Quentin Tarantino quand elle affronte, katana à la main, les Crazy 88... et les massacre! Aragorn et sa poignée de rôdeurs face aux hordes de Sauron

dans *Le Seigneur des Anneaux*. Vendredi, dans le roman éponyme de Robert Heinlein, jeune femme qui, dans ses combats, ne cède jamais et toujours avance.

J'aime la bagarre quand elle est belle. *Le Secret des Poignards Volants* de Zhang Yimou, *Mytale* de Ayerdhal, *Le Paladin de la Nuit* de Margaret Weis et Tracy Hickman...

– Euh... Qui dit bagarre, dit violence, non ? D'autant que tu n'y vas pas avec le dos de la cuillère. Tendons tranchés, gorges ouvertes, fontaines de sang, têtes qui roulent... Dans des romans jeunesse, ça ne fait pas un peu désordre ?

La violence, la vraie violence, ne se trouve pas dans ces bagarres-là mais dans les mensonges, la haine, l'intolérance, dans les guerres qui ensanglantent l'actualité et dans les petites agressions nichées au cœur de notre quotidien. La vraie violence se découvre à vingt heures à la télé ou dans les embouteillages, pas dans les romans.

Mes lecteurs ne s'y trompent d'ailleurs pas et je sais qu'aucun d'entre eux n'a jamais fait de cauchemars en lisant *La Quête d'Ewilan* ni envisagé, après la lecture du *Pacte des marchombres*, de s'armer d'un sabre afin de faire le ménage chez un voisin trop bruyant.

– Admettons. Parle-nous un peu de l'écriture de tes scènes de bagarre.

Durant de longues années, j'ai pratiqué l'aïkido. Si je suis loin d'être un expert, c'est néanmoins sur le tatami que j'ai appris à écrire ces scènes-là. Les notions d'équilibre et de déséquilibre, de

centre, de fluidité, d'énergie, de temps, forment la trame sur laquelle se tisse l'aïkido. Ce sont elles que j'essaie de retranscrire quand je décris l'art du combat marchombre ou un affrontement à l'arme blanche.

Il m'arrive également de saisir le sabre japonais accroché au mur de mon bureau pour travailler une posture ou de mimer la position d'un de mes personnages afin de trouver les mots pour la décrire...

De jolis moments durant lesquels je suis particulièrement content de n'avoir aucun voisin susceptible de regarder chez moi par la fenêtre ou par-dessus une haie !

DES FILLES. TOUJOURS DES FILLES



*La Quête d'Ewilan. Le Pacte des marchombres.
L'Autre.*

Ewilan. Ellana. Shaé.

Des filles.

Une constatation que font bon nombre de mes lecteurs et qui s'ouvre sur une question : pourquoi ?

Il y a deux réponses à cette question. Comme à toutes les questions. La réponse du savant et celle du poète.

Le savant explique que je suis marié, que j'ai deux filles, trois en comptant une nièce arrivée enfant à la maison et qui ne l'a quittée qu'une fois devenue adulte, que ces filles ont chacune des tas de copines et que cela fait donc des années et des années que je vis entouré de filles. De quoi influencer sur mon inspiration, non ?

Le poète, lui, fait remarquer que, s'il y a en chacun de nous une part masculine et une part féminine, cette dernière se caractérise par des qualités auxquelles je suis particulièrement sensible. Ces qualités (ces « trucs de femmes » selon le macho moyen que j'abhorre) un peu plus

répandues, un peu plus respectées, permettraient à l'homme de réaliser de jolis progrès... en se rapprochant de la femme.

Délicatesse, intuition, douceur, subtilité...

Je ne fais pas l'apologie des femmes, simplement celle des qualités qui leur sont attribuées, mais force est de reconnaître que le sexe faible mériterait de s'appeler le sexe fin.

Et c'est avec un vrai grand plaisir que j'offre aux femmes la place centrale dans mes romans.

L'AMOUR



Les spécialistes des littératures de l'imaginaire sont légion. Pointilleux érudits et traqueurs de spécificités, ils ont mis en place des grilles d'analyse permettant de classifier cette pléthore de romans qui ont en commun la capacité de faire voyager leurs lecteurs.

La première grille, créée il y a longtemps et désormais désuète, marquait la différence entre fantastique, merveilleux et science-fiction avec, en marge, un trublion peu apprécié des uns comme des autres : la fantasy.

Avant de poursuivre, je tiens à préciser que, n'étant pas moi-même un spécialiste, je ne garantis en rien l'exactitude de propos qui n'engagent que moi. Je précise en outre que le nombre d'analyses différentes étant à peu près égal au nombre d'analystes, c'est le cœur léger que je me lance.

La fantasy. L'appellation, bien trop large au goût des spécialistes, se voit très vite déclinée en heroic fantasy, high fantasy, low fantasy, ou encore dark fantasy.

Hélas, mille fois hélas, les auteurs ne respectent pas les grilles. Ne voilà-t-il pas que des romans apparaissent, utilisant les ingrédients de la science-fiction et de la fantasy? Qu'importe, l'A.O.C. est prête : ce sera de la science-fantasy.

Preuve, s'il en est besoin, de l'adaptabilité et de la réactivité des docteurs ès merveilleux, d'autres termes naissent. Aussi vite que les auteurs inventent. Urban fantasy, animal fantasy, punk fantasy, light fantasy, realist fantasy...

Jeu cocasse qui a le mérite de montrer la perméabilité des cases où l'on veut trop souvent enfermer les auteurs et, plus généralement, les êtres humains.

– Pas forcément clair mais sympathique. Quel rapport avec le titre? L'amour.

Pendant longtemps l'amour a été absent des romans de fantasy. Conan, père des héros solitaires arpentant les rudes chemins de l'heroic fantasy, brille plus par ses muscles et son courage que par sa séduction et, si sa route croise souvent celles de séduisantes créatures aux courbes affolantes, il s'agit davantage pour l'auteur de flirter avec le fantasme que de jouer avec la complexité du sentiment amoureux.

La Terre du Milieu elle-même est étrangement « monosexuée ». Face à la profusion de personnages masculins denses et fouillés, Galadriel, Arwen et Eowyn ne pèsent pas lourd, et si le destin d'Aragorn et celui d'Arwen sont dramatiquement liés, leur amour n'est en rien l'axe central du *Seigneur des Anneaux*.

Loin de moi l'idée d'émettre la moindre critique envers les magiciens que furent, et sont toujours, Howard et Tolkien, ni la prétention de comparer l'incomparable. J'éprouve juste l'envie d'assumer une conviction : l'amour est le moteur du monde, et d'utiliser l'outil premier de l'auteur : sa liberté.

L'amour devient ainsi le fil autour duquel s'enroulent mes récits, le jalon qui marque les instants clefs de mes intrigues, la raison d'être de mes personnages. Et sans doute la mienne.

Avec, tout au fond de moi, le rêve qu'un spécialiste des littératures de l'imaginaire, après avoir lu *La Quête d'Ewilan* ou *Le Pacte des marchombres*, invente le terme de « love fantasy » !

LA MORT



Celle de l'autre.

Douleur infinie qui jamais ne passe. Douleur terrifiante qui s'enfouit dans le cœur de celui qui reste, dans son âme, tisse un cocon protecteur autour d'elle et devient son propre univers. Douleur familière qui palpite à l'écart du monde et des autres. Douleur amie qui laisse la vie – la vie qui revient toujours – finir de l'isoler. Sans jamais l'atteindre.

Certitude :

La mort est un cadeau que nous offrent ceux qui partent. Un cadeau exigeant, écrasant, mais un cadeau. La possibilité de grandir, de comprendre, de s'ouvrir, d'apprendre. D'attendre aussi. Sa propre mort. Sans plus la redouter.

Certitude :

Depuis le commencement des temps, des milliards de personnes ont vu leurs proches franchir l'ultime porte avant de la franchir à leur tour. Lentement égrenés ou par familles entières, révoltés ou soumis, dans la sérénité ou l'angoisse, la douceur ou la violence. Tous sont de l'autre côté. Égalité enfin absolue.

CARTE BLANCHE À PIERRE BOTTERO

Certitude :

Les mots ne sont que des mots et les gens
deviennent translucides lorsque la mort survient.
La réponse est en soi.

LES NOMS



Comment faire pour que le lecteur, une fois franchie la porte conduisant à mon monde, ait la sensation de se trouver ailleurs? Ce n'est pas parce que le roman est catalogué *fantasy* que le dépaysement est assuré. Pour que l'effet fonctionne, il faut insérer des éléments dans la narration qui, insidieusement ou, au contraire, avec brutalité, vont convaincre le voyageur qu'il n'est plus chez lui.

Placer à chaque page des montagnes hautes de vingt kilomètres, des bestioles à vingt-six pattes pesant trois tonnes, ou des hordes gobelinesques assoiffées de sang ne suffit néanmoins pas toujours. Voire donne envie de vraiment se trouver ailleurs tant le résultat est pesant.

Tout est question d'équilibre.

Des monstres, certes, mais pas trop, des hordes gobelinesques savamment dosées et la certitude qu'une montagne haute de vingt kilomètres interpellera beaucoup plus le lecteur si elle est mythique. Y compris dans le roman.

Les noms, ceux des personnages, des créatures ou des lieux, obéissent à la même règle. La règle de l'équilibre.

Impossible d'écrire un roman de fantasy dont le héros s'appellerait Marcel Dupont (à moins de se spécialiser dans la burlesque fantasy) mais que dire des textes où « Kalanderegil se préparait à affronter le querbixux près de Thysq Poutrigh lorsque les Thurfiops et leurs alliés mhursikx éveillèrent le Paarniuh à l'aide d'une rghuinette. » ?

Pas de dépaysement dans le premier cas et envie de rentrer chez soi dans le second !

Pour trouver le nom d'un personnage, d'un monstre ou d'un lieu, je joue avec les syllabes et les sons comme on pourrait jouer avec des notes. Je recherche la musique du mot et la concordance de cette musique avec ce que je veux nommer.

Et j'évite d'exagérer.

Je peux ainsi inventer le Ts'lich, ennemi héréditaire monstrueusement intelligent qui ressemble au croisement d'un lézard et d'une mante religieuse, et placer à ses côtés un brûleur, aussi dangereux ou presque, mais dont le nom est quand même plus facile à prononcer.

Si les voyageurs de l'imaginaire découvriront avec *La Horde du Contrevent* d'Alain Damasio une langue inventée aussi brillante qu'intelligible qui les propulsera ailleurs, ils devront se contenter avec des auteurs moins géniaux de la musique des mots.

Ce qui n'est déjà pas si mal.

Pour clore le sujet, une anecdote.

Lorsque j'ai envoyé chez Rageot le premier tome de *La Quête d'Ewilan*, mon éditrice, ou plutôt ma future éditrice, a décidé très vite qu'elle le publierait. Elle m'a toutefois averti que le nom de

l'héroïne était, selon elle, peu pertinent. Il est vrai que l'héroïne en question ne s'appelait pas Ewilan à l'époque puisque je n'avais rien trouvé de mieux que l'affubler du surnom porté par ma fille lorsqu'elle était toute petite.

Mon éditrice avait raison, bien sûr, et je me souviendrai toujours de son air dubitatif quand elle m'a dit : « Vous savez, Pierre, le nom des personnages est un vecteur de rêves et je doute que quiconque rêve beaucoup en découvrant un livre qui s'intitulerait *La Quête de Miette!* »

... ET POUR FINIR



Qui désire voir un demi-auteur n'a qu'à sonner à la maison lorsque je viens d'achever un roman.

Demi-auteur car auteur coupé en deux.

Moitié joie, moitié tristesse.

Moitié regrets, moitié liesse.

Moitié mélancolie, moitié projection.

Moitié passé, moitié futur.

Demi-auteur.

Le deuxième tome du *Pacte des marchombres* est achevé. Que vous l'ayez lu ou non, qu'il soit un génial succès ou un flop retentissant, qu'il soit loué ou critiqué, réimprimé ou pilonné, il est achevé.

Il suit désormais sa route et si je veux qu'il aille loin, je n'ai qu'à espérer que l'élan que je lui ai donné soit suffisant.

Car je n'y toucherai plus, ne le transformerai plus, ne traquerai plus la répétition ou l'incohérence, ne chercherai plus le rythme d'une phrase, l'adjectif qui rendrait une scène plus forte ou celui qui, au contraire, l'alourdit.

Ce roman a germé en moi, grandi en moi, vécu en moi et voilà qu'il me quitte.

Séparation totale et définitive. Bien plus totale et définitive que celle d'avec l'enfant qui part et dont on sait, ou dont on peut espérer, qu'il reviendra.

Le livre n'a pas de remords, pas de faiblesses. Il passe de mon cœur au rayon d'une librairie, aux mains d'un lecteur, sans se retourner une seule fois, sans se poser la moindre question.

Bonne route, le livre!

Bonheur du travail accompli et de l'épanouissement qui en découle.

Chagrin de l'arrachement.

Vite passé quand même le chagrin. Un autre roman est déjà en train de germer, ses premières phrases, celles qui lui serviront de fondations, sont prêtes, exigent mon attention, ma collaboration, et puis...

Et puis ce deuxième tome n'est pas mort, que diable! Il m'a quitté, d'accord, mais il a toute sa vie de livre devant lui, et si un autre texte l'a remplacé sur mon ordinateur, lui-même n'est pas seul.

Alors...

Alors je voudrais remercier tous ceux et celles qui accompagneront ce petit morceau de moi en quête d'aventures et d'autonomie.

Remercier ma femme et mes filles pour leur patience et leur affection.

Remercier tous les membres de l'équipe Rageot pour l'énergie, le travail et la disponibilité qu'ils m'offrent sans compter.

Remercier la diffusion Hatier qui, dès le début, m'a soutenu et me soutient encore.

Remercier les libraires, gardien(ne)s de l'âme des livres, avec un merci tout particulier adressé à Anne à Salon, Delphine au Havre, Amandine à Lyon, Luc et Robert à Bruxelles, Isabelle à Lannion, Françoise et Ingrid à Toulouse, Mélanie à Québec, et à tous ces amoureux des Mondes Imaginaires qui, au-delà de leur professionnalisme, ont engagé leur cœur pour me suivre sur les chemins de l'aventure littéraire.

Remercier enfin mes lecteurs et lectrices parce que, sans eux, Gwendalavir ou la Maison dans l'Ailleurs ne seraient que des déserts moribonds.

